

Polar et littératures de l'imaginaire

Laurence Pelletier, Stéphane Picher et Ariane Gélinas

Numéro 174, été 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91089ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pelletier, L., Picher, S. & Gélinas, A. (2019). Compte rendu de [Polar et littératures de l'imaginaire]. *Lettres québécoises*, (174), 50-53.

Chasseuse de tornade

Laurence Pelletier

La journaliste d'enquête Kate Page sonde les décombres de la tourmente humaine.

Entre la lecture des chapitres de *L'ange (en)volé*, dernier polar de l'auteur ontarien Rick Mofina traduit par les éditions Alire, je suis allée chercher sur internet des images et des vidéos de tornades. Je me suis familiarisée avec les différentes formes, les différents types, les différentes classes. J'ai regardé des bandes de caméras de surveillance qui avaient enregistré, de l'intérieur, ce qui se produit au passage de la trombe: une noirceur soudaine, un bruit sourd, un tremblement dramatique, des fenêtres qui éclatent, des parois qui s'envolent, l'écran qui s'éteint. Je me suis prise de fascination, le temps de quelques jours, pour ce phénomène de chasseurs d'orages, ces aventuriers qui traquent les tornades, qui s'en approchent au plus près pour les photographier, et en capter le son et les ondulations. À l'instar de ces chasseurs, la journaliste Kate Page traque les indices entourant la disparition de Caleb Cooper. Au moment où la queue d'une tornade ratisse la communauté de Wildhorse Heights au Texas, la plongeant dans le chaos, le petit bébé « s'envole » à l'instant où les lumières s'éteignent. L'ellipse qui circonscrit l'événement de cette disparition laisse subsister le doute: est-ce la conséquence hasardeuse d'une catastrophe naturelle ou l'objet d'un crime ?

Mofina réunit autour d'une tragédie, comme dans un mouvement de vortex, toute une ramification d'événements collatéraux.

Une sorcière qui vole

Si la traduction française du titre original, *Whirlwind*, met d'emblée en jeu (de façon plutôt évidente) le nœud de l'intrigue – volé ou envolé, le bébé? – cette ambiguïté est très vite désamorcée au profit d'un déploiement narratif élaboré. En effet, Mofina réunit autour d'une tragédie, comme dans un mouvement de vortex, toute une ramification d'événements collatéraux, qui fait de l'histoire un concours de circonstances singulier. Loin des récits classiques de meurtres macabres et de conspirations, la disparition de l'enfant est le pôle d'attraction d'enjeux plus vastes: le marché illégal de l'adoption et le travail peu régulé des mères porteuses; la condition précaire des hommes et des femmes, et la santé de ces dernières dans le contexte politique et économique du sud des États-Unis; le trafic de drogue et celui de pornographie juvénile. Les personnages, bons ou vilains, ont tous un rapport traumatique à l'enfance qui lie leurs destins à un seul enfant, dont l'enlèvement ou le retour est la promesse d'un baume sur de vieilles blessures.

La protagoniste, Kate Page, mère monoparentale ayant laissé derrière elle sa fille pour faire la couverture médiatique des

ravages de la tornade, est devenue journaliste, nous l'apprenons, parce qu'elle a perdu sa jeune sœur dans un accident de voiture: « Elle était hantée. Jenna se tourna vers Kate et la regarda dans les yeux. Un lien se créa entre les deux femmes. Dans ce moment d'intense émotion, Jenna chercha sur le visage de Kate le mensonge. Mais elle n'en trouva pas. Elle hocha la tête, certaine que Kate comprenait vraiment. » Alors que la fille de Kate lui demande si on est au Texas comme dans *Le magicien d'Oz*, « avec une sorcière qui vole », il s'avère que la disparition est bien l'affaire d'un vol, dont on ignore les réelles motivations, de même que l'issue.

Un nuage de poussière

L'enlèvement du petit Caleb est par ailleurs le prétexte d'une exploration de la « Tornado Alley », de ces plaines américaines, et des paysages texans. Cet univers vaste est le point de mire d'individus venus de Chicago, de Los Angeles et de Russie qui tous, d'une manière ou d'une autre, ont un intérêt dans la vie de simples citoyens texans assaillis, dans ces temps troubles, par « une tornade d'émotions ». La modestie et la précarité de leur situation sont soulignées pour mettre de l'avant la résilience de ceux touchés par la misère. Ainsi l'auteur joue sur les plans macro et micro pour traduire les différents registres et lignes de fuite d'un événement catastrophique et de ses effets chaotiques. En effet, c'est comme si, dans la détresse et l'urgence qui s'installent à la suite du passage de la tornade, quand tout est éparpillé et disséminé, le travail d'enquête et celui d'écriture remettaient les choses en ordre, leur donnaient une cohérence renouvelée. Sorte de rédemption.

Mofina, auteur de polar prolifique, dont la formation de journaliste se remarque dans la description de l'univers des salles de presse, dans le rendu de la tension d'un tel milieu de travail et dans la logique narrative qui conduit l'enquête de Kate Page, propose ici un roman assez divertissant. Bien qu'il soit empreint de bons sentiments, que les monologues intérieurs parfois redondants alourdissent le déroulement de l'action, et que le dénouement soit à certains égards prévisible, le récit – bien ficelé et complexe – en assure la cohésion. Premier tome d'une trilogie, *L'ange (en)volé* est une mise en bouche convaincante et met la table pour la suite des aventures de Kate Page. ♦

☆☆☆

Rick Mofina

L'ange (en)volé.

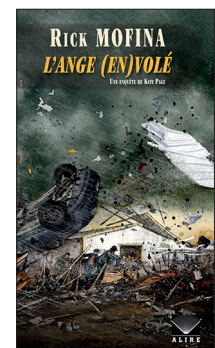
Une enquête de Kate Page

Traduit de l'anglais (Canada)

par Pascal Raud

Lévis, Alire

2019, 448 p., 26,95 \$



Le roman d'un petit génie

Stéphane Picher

Avec déjà sept romans à son actif, Guillaume Morrissette mériterait d'être davantage connu. Surtout si les précédents livres sont aussi bons que celui-ci.

Est-ce une nouvelle tendance ou un simple hasard ? Dans le polar récent, il semble y avoir davantage de personnages de « bons flics » et moins de vieilles canailles désabusées. Je pense par exemple au Daniel Duval de Jacques Côté (plusieurs titres chez Alire dont *Le Rouge idéal* et *Où le soleil s'éteint*) ou à l'inspecteur Morin dans *Terminal Grand Nord*, d'Isabelle Lafortune (XYZ, 2019). Voici un autre exemple : Jean-Sébastien Héroux, créature fictive de Guillaume Morrissette apparue dans déjà quatre polars avant le dernier en date, *Le tribunal de la rue Quirion*. D'emblée on aime ce policier attachant, intègre, travailleur. Il est à l'écoute et dirige son monde avec sérieux et respect, en plus de faire mal paraître ceux qui sont passés avant lui sur une enquête. Ce parti pris pourrait affaiblir le roman et le rendre ennuyeux ; au contraire, débarrassé de certains clichés du genre, on se laisse prendre facilement par l'intrigue. D'ailleurs, le lieutenant Héroux est loin d'être *plate*, on apprendra plus tard qu'il est capable au besoin de défier l'autorité... je n'en dis pas plus.

Que faisait un jeune décrocheur de Thetford Mines, casanier et solitaire, à Trois-Rivières ?

L'histoire débute sur des ossements retrouvés par un groupe d'enfants de Trois-Rivières-Ouest qui jouaient à la guerre dans un sous-bois. Nous sommes en 2013. Ce sont peut-être des os de chien ? Toxon, le toutou des Minville, aurait été enterré dans les environs il n'y a pas longtemps. Bien entendu le lecteur, moins naïf, a compris que les enfants ont plutôt trouvé des restes humains. La police est contactée et l'action peut démarrer.

Les os en question ont passé plusieurs années sous terre avant d'être découverts ; sans les avancées de la médecine légale, cette affaire serait dans un cul-de-sac. Mais on obtient rapidement une identification : la jambe (parce que c'est de cela qu'il s'agit) appartenait à un jeune homme disparu de Thetford Mines en 1997, Yan Sirois. L'enquête ayant conclu à un probable suicide, il faudra reprendre celle-ci depuis le début.

« I seek you »

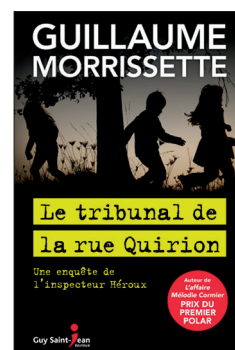
Que faisait un jeune décrocheur de Thetford Mines, casanier et solitaire, à Trois-Rivières ? Les recherches iront bientôt dans une direction assez surprenante : l'internet ! En 1997, c'était l'âge d'or du *chat* (qu'on n'appelait pas encore clavardage), des groupes de discussion en ligne. Cette façon curieusement « vintage » d'enquêter nous rappelle que le temps passe bien vite de ce côté-là, et nous

permettra d'apprendre que le jeune Yan avait des fréquentations, après tout. D'abord virtuelles (les fameuses *chat rooms*), mais aussi en chair et en os grâce aux rencontres (les *GT* ou « get together ») qui ont lieu partout dans le monde et en province. La piste s'approche lentement de la vérité : du bon travail policier efficace narré de façon habile, sans temps mort.

Pendant ce temps, les jeunes découvreurs d'os, menés par Baptiste Gaulin, ont commencé leur propre enquête. Cette version de l'histoire, narrée par le même Baptiste, est le véritable bijou du livre. C'est un procédé réputé risqué que de faire parler des enfants dans un roman pour adultes. Pari parfaitement réussi : les dialogues sont drôles et il émane de Baptiste une sagesse précoce très attachante. Le contraste entre les deux fils narratifs donne au livre son rythme et un ton particulier.

Intelligence littéraire

Si vous lisez la quatrième de couverture du roman de Morrissette, vous aurez l'impression d'avoir affaire à une espèce de « golden boy » de l'esprit : membre de Mensa, une organisation dédiée aux individus au QI élevé, l'auteur est décrit comme polymathe, un mot que j'ai dû googler et qui désigne ceux qui ont des connaissances approfondies dans un grand nombre de domaines. Il enseigne les mathématiques financières, fait de la musique et a publié six autres romans depuis 2013 ; il a remporté une demi-douzaine de prix. Pour un peu, vous vous attendez à lire le prochain James Ellroy ! Ce n'est pas le cas ici. Mais si on garde la tête froide, si on renonce à en faire une sorte de Léonard de Vinci du polar, on doit reconnaître que, tout au long de la lecture, on a suivi l'auteur avec un plaisir constant. Et outre son intrigue enlevante, ses personnages crédibles et ses dialogues efficaces, on a ressenti un petit supplément de joie plus littéraire dans les chapitres dédiés à la « gang de la rue Quirion ». Grâce à cette ambiance à la *Guerre des boutons* (ou *des tuques*, si vous préférez), l'humour vient contrebalancer le suspense, et paradoxalement le renforcer jusqu'à la toute fin. Un bonheur qui m'a convaincu d'aller me procurer les autres aventures de Jean-Sébastien Héroux. ♦



☆☆☆☆

Guillaume Morrissette

Le tribunal de la rue Quirion

Laval, Guy Saint-Jean

2019, 392 p., 24,95 \$

Papillons de nuit

Ariane Gélinas

Deuxième parution de Charles-Étienne Ferland, auteur âgé de vingt-six ans, *Une dent contre l'ordinaire* témoigne de son potentiel grandissant.

J'avais été plus ou moins convaincue par *Dévorés*, son premier roman, qui nous entraînait dans un Montréal post-apocalyptique ravagé par des abeilles cannibales. L'action était confuse, les personnages, parfois esquissés, l'écriture, cahotante par moments et l'intrigue m'avait semblé improvisée. Au contraire, *Une dent contre l'ordinaire* montre une cohérence certaine dans l'agencement des quatorze brèves histoires au sommaire, comme si – du moins pour l'instant – le jeune écrivain était davantage à l'aise avec les textes courts. Je souligne au passage l'initiative (trop rare) des éditions Prise de parole de publier un recueil de nouvelles d'imaginaire, ainsi que de le doter d'une jolie couverture à rabats et d'une mise en page avenante.

Quand bourdonne le banal

Le recueil commence en fanfare avec « Un appétit d'ordinaire », texte fantastique et surréaliste dans lequel les téléphones sont des homards, les ampoules ont des jambes, les avions battent des ailes, et les réfrigérateurs mordent (pratique pour réprimer les fringales de minuit). Ferland adopte une tonalité que l'on ne retrouve guère actuellement en imaginaire québécois ou franco-canadien, sinon chez Dave Côté, qui manie l'absurde avec un naturel similaire. Comme chez Côté, l'humour est au rendez-vous dans *Une dent contre l'ordinaire*, employé avec justesse, par exemple lorsque Betty s'exclame, après avoir pris connaissance des songes de son conjoint : « Dis-le donc que t'aimerais mieux que j'aie juste deux yeux comme les filles de tes rêves ! »

J'ai trouvé dommage qu'aucune des autres nouvelles ne relève du registre d'« Un appétit d'ordinaire », même si certaines sont presque aussi puissantes. La quatrième fiction du recueil, « Humain en conserve », offre une intéressante réflexion sur l'existence prolongée à l'intérieur de cuves gériatriques. Une fois par mois, la narratrice et son fils vont « réveiller » leurs ancêtres. Et ils ne sont pas les seuls à visiter leurs aïeux immortels, « éternels demi-dieux léthargiques » : le nombre d'êtres maintenus en vie artificiellement a dépassé celui des vivants ! « Le numéro 407 », onzième nouvelle, est pratiquement de la même trempe ; nous y suivons un cobaye qui arpente virtuellement Ovar, une ville du Portugal (le chanceux !). Il peut ainsi « voyager dans un lieu de rêve, en toute sécurité durant [son] sommeil avant de [s'y] rendre physiquement ». Mais serait-il possible qu'il y ait des accrocs dans le programme ?

Cinq textes de qualité moindre, mais sympathiques, complètent *Une dent contre l'ordinaire*, « Les murs n'ont pas que des oreilles » (un mur dévoreur), « La cicadelle » (des cigales automatisées dans un univers totalitaire), « L'homme qui marchait sous la pluie » (un fantôme sur la plaine pendant les averses), « Post(e) mortem » (une jeune cycliste malchanceuse se retrouve au purgatoire après avoir affirmé qu'elle « donnerai[t] [s]a vie pour ne plus avoir d'accident ») et « Sens unique » (cauchemar sur la plage

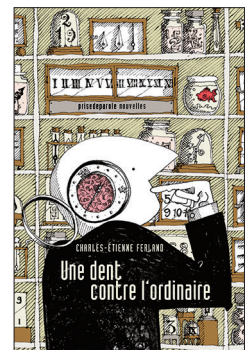
entre amis). Trois nouvelles relèvent en outre respectivement du réalisme (« La grange » et « Poisson rouge ») ou du noir (« La liste d'Élodie »).

Les trois dernières fictions appartiennent à mon avis à la catégorie « remplissage de recueil », puisque l'ouvrage, même avec quatorze textes, totalise 118 pages. Charles-Étienne Ferland aurait dû prendre le temps d'écrire d'autres histoires – voire d'attendre 2020 – plutôt que de nous proposer « Une musicienne oubliée », récit banal de cigale, « Show-Bizz », gag qui ne fait pas mouche (!) à propos d'un insecte qui feint d'animer à la radio, et « Parhélies », pseudo-poème très narratif qui, en plus de rompre avec l'ensemble, indique que l'auteur est moins à l'aise avec la versification.

Escales nocturnes

Quelques motifs récurrents parsèment habilement *Une dent contre l'ordinaire* : le poisson rouge, le nombre 407, les insectes... Il faut dire que Charles-Étienne Ferland est étudiant à la maîtrise en entomologie et que ses connaissances sur les arthropodes sont perceptibles et bonifient quelques-unes des intrigues. Il écrit même dans « Show-Bizz » qu'« il y a quelque chose de profondément poétique à contempler ce qui est infiniment plus petit que soi ». Le jeune auteur n'a toutefois pas résisté à terminer son recueil par une autoréférence non pertinente au sujet de son premier roman, ce qui est regrettable. J'espère également que ses prochaines nouvelles seront pour certaines plus longues, plus amples, car Charles-Étienne Ferland a des idées enthousiasmantes, mais n'alloue pas toujours l'espace nécessaire à leur déploiement.

Si vous souhaitez découvrir ses écrits, je vous invite à mettre votre « plus beau scaphandre » et à plonger dans les abysses chatoyants d'*Une dent contre l'ordinaire*. En plus de proposer de courtes mais réjouissantes escales en territoires surréalistes, le livre vous donnera sans doute envie, comme à moi, de suivre l'imaginaire vrombissant de Charles-Étienne Ferland. ♦



☆☆☆
Charles-Étienne Ferland
Une dent contre l'ordinaire
Sudbury, Prise de parole
2019, 118 p., 19,95 \$

Aux amours emmurées

Ariane Gélinas

Appréciez-vous les visionnements de longs métrages d'horreur du vendredi soir ? Vous savez, ces films qui ne révolutionnent pas le genre, mais laissent dans leur sillage le souvenir d'un moment festif.

Pornovores est le deuxième ouvrage de Frédéric Raymond après *Jardin de chair*, sympathique roman psychologique d'anthropophagie (eh oui). L'intrigue de cette plus récente parution, qui allie momies et firme de production de films pornographiques, est prenante, décomplexée quant à son approche stéréotypée.

***Pornovores* enchaîne les scènes auxquelles le lecteur coutumier du genre horrifique s'attend.**

Pierre-Alexandre, informaticien chez Nucleus Computing, est le pivot de l'histoire. Doté d'un charisme naturel, contrairement à son collègue et ami Greg, le jeune homme est célibataire depuis plusieurs mois. L'installation dans son immeuble à bureaux d'Erin Pink, actrice pornographique qui ambitionne de développer ses talents de productrice avec le long métrage *Space Boobs*, le trouble presque instantanément. Outre qu'il est « fan » de ses films, l'informaticien est conquis par la personnalité de la femme d'affaires. Néanmoins, le local loué par Erin était inoccupé depuis un an, ce qui est insolite, selon les protagonistes, dans une tour commerciale convoitée. Erin et Pierre-Alexandre entendent bientôt « un son incongru, comme une respiration lente mais difficile », à l'intérieur du mur. Des événements sordides se seraient-ils déroulés dans l'édifice ?

En investiguant auprès de Daynise, une serveuse du restaurant de la tour à bureaux, Erin et Pierre-Alexandre apprennent que l'endroit fut le théâtre d'un triangle amoureux dramatique. Le mari cocufié, adepte de taxidermie, s'enfermait dans son atelier des soirs durant, permettant à sa femme et à son associé de se livrer à leur liaison illégitime. Lorsqu'il eut connaissance de l'adultère... – je vous laisse deviner la suite.

Une odeur de mort, de sexe et d'archives

À l'image d'un programme annoncé mais bien calibré, *Pornovores* enchaîne les scènes auxquelles le lecteur coutumier du genre horrifique s'attend. Il le fait de manière assumée, avec humour et aisance, toujours à distance de l'ennui. De plus, les personnages de Frédéric Raymond, aux dialogues vifs, sont pour la plupart habilement construits. Pierre-Alexandre (nommé une fois sur deux P.-A. dans le texte, ce que j'ai trouvé agaçant) est à l'avenant, de même que la majorité des protagonistes secondaires, dont la serveuse Daynise, des plus convaincantes (elle donne littéralement envie d'aller à l'Immatériel Café pour commander bières et nachos). Et l'écouter nous relater qu'« il va s'en être passé, des affaires pas catholiques, dans ce local-là. Va falloir que je vous raconte ça, un

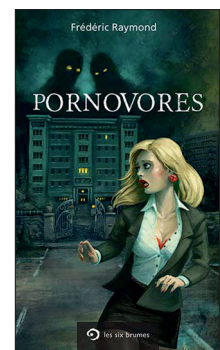
jour, les histoires de couchettes de la femme de Tanguay. Avec le beau François, en plus... » Par contre, les collègues informaticiens de Pierre-Alexandre, sauf Greg, sont falots et paraissent essentiellement prédestinés à finir déchiquetés.

Des impropriétés linguistiques traversent en outre l'ouvrage. Nous avons indéniablement affaire à un écrivain émergent, ce dont témoignent des phrases telles que « réajusta ses fesses sur sa chaise », « une voix douce embauma la pièce », « l'odeur de mort lui lacéra le fond de la gorge ». Finalement, la conclusion est sans doute la scène la moins probante du livre : bon nombre de personnages sont impliqués dans l'action, un peu embrouillée.

Entre les bras des amants réunis

Cependant, le travail de réécriture et le soin de Frédéric Raymond à peaufiner son récit (il est d'ailleurs coéditeur de la Maison des viscères, que je vous invite à découvrir) sont perceptibles de chapitre en chapitre. Ses connaissances en biologie – il est professeur adjoint à l'Université Laval en microbiologie – consolident de surcroît l'ouvrage. Le milieu de la production pornographique est aussi crédible, son intégration dans l'intrigue attestant des recherches auxquelles l'auteur s'est prêté. Je salue le choix du milieu pornographique en tant que cadre romanesque : il est à mon avis trop rarement représenté dans la littérature d'ici.

Même si je préfère les récits plus surprenants et déstructurés, il faut considérer *Pornovores* pour ses visées intrinsèques : un roman d'horreur érotique qui ne tend pas vers le sérieux. Ce livre m'a rappelé un peu le *Chat noir* d'Edgar Allan Poe et ses infortunés emmurés mais surtout *Les yeux troubles*, de Claude Bolduc, ainsi que son œuvre phare, *Entre les bras des amants réunis* (Vents d'ouest, respectivement en 1998 et en 2010). L'histoire de Frédéric Raymond propose rien de moins que d'assister à des retrouvailles écarlates après « des années de solitude spectrale ». Et pour les fervents de films d'horreur : que ferions-nous sans notre visionnement du vendredi soir ? ♦



☆☆☆
Frédéric Raymond
Pornovores
Sherbrooke, Les Six Brumes
2019, 163 p., 25 \$